

LE RISQUE D'ECRIRE

On ne peut faire comme si l'écriture était une matérialité symbolique évidente, comme si l'acte d'écrire, d'inscrire une trace dans l'immensité de son Histoire et l'Histoire des Hommes allait de soi. Grimper à un mur et escalader une paroi relève des mêmes processus, mais aux prises avec des risques différents pour chaque grimpeur.

Est-ce une raison pour qu'on en reste à attendre ce qu'on n'a pas encore écrit ? Comme si cela nous était interdit, impossible, barré, allant jusqu'à considérer l'affaire comme inutile, tel le scorpion retournant son venin sur lui-même, la souffrance de ne pas y avoir accès étant trop grande et ancienne.

De plus, c'est vrai qu'écrire est risqué, car si la parole se risque dans l'instant, l'écrit lui s'en remet à l'Histoire et oeuvre ainsi dans la prolifération symbolique: jusque dans la trace, c'est accepter que "nous sommes tous mortels !" donc moi. Et c'est participer à "L'échange de la naissance de la mort" (P.Ricoeur), pour aussi refuser cette dure lucidité, ou du moins la repousser par l'illusion salvatrice d'avoir creusé un nouveau sillon dans la fertilité de la vie du symbolique et ainsi faire reculer la mort biologique. L'écriture anti-destin en quelque sorte, où les savoirs opératoires sur le monde (Humain et non Humain) se construisent entre les arches du spéculaire et du spectaculaire, réconciliées dans un même espace-temps que constitue l'atelier d'écriture - espace pédagogique s'il en est, et qui repose la très vieille histoire du voyage toujours possible, car définitivement inachevé, entre le "déjà dit" et le "à dire" - car si l'écriture m'appartient moi, Homme, c'est toujours à cause d'un "malgré moi", un oubli perpétuellement réparable. C'est ainsi que l'erreur, (la rature), la réussite (la page écrite), l'échec (la page blanche)... et autres "manifestations subjectives" de notre rapport tyranique au symbolique sont questionnées par l'atelier d'écriture et oblige à la remise en chantier des notions de rentabilité, d'utilité, de fonctionnalité, de productivité, d'effort, de facilité, de sérieux, de distraction, de plaisir, de loi, de marge... (c'est bien la

marge qui tient les feuilles d'un cahier rassemblées). C'est bien la fabulation qui reste une issue au couple pulsion-répression en tant que dynamique projective.

En fait, Ecrire c'est toujours savoir ou du moins se frotter au vouloir savoir avec tous les risques que cela entraîne et il n'est en rien nécessaire d'être premier de cordée, car dans l'aventure du savoir, de l'écriture l'oeuvre est commune ou n'est pas, l'un permettant à l'autre de prendre ses marques, ses risques, d'être assuré et de se lancer, car il s'agit d'un "Territoire du multiple" où les points d'aveuglement sont bien partagés. Ecrire c'est prendre à chaque instant le risque de trier, de prendre, de laisser, de s'arrêter en un lieu pour en oublier mille autres et, tel un scientifique, chercher dans un laboratoire à ciel ouvert, redécouvrir l'auto-socio-nommée relative du symbolique et façonner pour mieux voir, écouter, anticiper, penser.

Alain Miossec

Ajout de dernière seconde :

Ceci étant, court-on plus de risque dans l'atelier ou hors de l'atelier ? La réponse est loin d'être évidente car au bout d'un temps, qualitatif bien sûr, l'atelier véritable oeuvre collective au(x) singulière(s) écriture(s) portant en filigranne la bataille d'éducation nouvelle (pensez "Tous capables") met les sujets dans des conditions d'une exigence difficile nécessairement "hérétique" "subvertissante" et ainsi la nécessité d'une inscription de l'écrit dans l'histoire ne s'en fait que plus pressante pour chacun.

C'est bien que le problème n'est pas de décrypter le nombre de "béquilles" qui "soutiennent" l'écriture des acteurs de la démarche mais de penser à la nature des "béquilles" proposées, c'est à dire que chacun se propose de retenir dans sa tête -la nature du défi qui préside à l'écriture-. Dans ce contexte, qui inclut aussi bien l'animateur de l'atelier comme acteur de la démarche, il ne peut plus y avoir de conception "maladive" des acteurs de l'atelier -une béquille pour un membre cassé par exemple- mais une vision de véritable oeuvre collective, lien artificiel au sens fort qui permet les émergences, les inventions de chacun.